

## Pipi

Arrivés l'après-midi dans le camping municipal de Camps dans le Cantal, nous voici sous la toile à chasser les insupportables moustiques de ce mois d'août étouffant. Après une étape de 52 kilomètres à vélo sur ces routes qui ne descendent jamais et après un repas plus que frugal (une boîte de sardines extirpée d'un fond de sacoche), une plume de mon oreiller m'appelle bigrement.

Je me suis à peine enfilée dans mon duvet, que je sursaute :

- Tu entends, dis-je à mon compagnon. On dirait un feulement ?
  - Un feulement ? Moi, j'entends rien.
  - Écoute. Je suis verte de peur.
  - Tu te fais des idées ; c'est pas parce que nous sommes dans le camping le plus isolé de la terre et que nous y sommes seuls que...
- Sa phrase fut interrompue par des piétinements, halètements.
- Ah ! tu vois !
  - Oui, ne paniquons pas. Mais éteins ta lampe.
  - Ah non ! Tu sais bien que les bestioles ont peur de la lumière.
  - Ou qu'elle les attire.
  - C'est peut-être le tigre échappé du cirque de la Treille dont on nous a parlé hier ?
  - C'était à 35 kilomètres. Ne dis pas n'importe quoi !

Fatiguée et vexée, je m'enfonce dans mon duvet. Le cri d'une chouette me rassure, ça au moins je connais. Je ferme les yeux. Quelque chose rôde. J'entends une respiration.

– Ce n'est pas un petit bout de toile et ton joli petit duvet à fleurs qui l'empêchera de venir te dévorer.

Se moquerait-il de moi ? N'empêche que quelques minutes plus tard...

– J'ai envie de faire pipi, me dit-il.

Je saute sur l'occasion.

– Eh bien qu'attends-tu pour sortir ? Normalement il faut sortir pour faire pipi. Les toilettes ne sont qu'à 200 mètres.

Il hausse les épaules, mais ne sort pas. Les paupières closes sous ma couette, j'atteins les 60 degrés de température. La nuit s'écoule douloureusement entre peur et colère. J'en veux à mon compagnon de m'avoir entraînée dans cet endroit désert et de s'être moqué de moi. Je l'entends s'agiter. Je hasarde un coup d'œil hors du duvet. Je le vois fureter.

– Qu'est-ce que tu cherches ?

– La gourde.

– Tu as soif ?

– Non je veux faire pipi, je n'y tiens plus.

Je le regarde, effarée, et c'est avec un ton quelque peu taquin que je lui dis :

– Tu ne vas quand même pas faire pipi dans la gourde ?

– Tu préfères que j'ouvre la tente ? me rétorque-t-il, et puis c'est ta faute aussi, tu m'as foutu la trouille.

C'est ainsi que je découvre la mauvaise foi de l'homme de ma vie et, en même temps, que son zizi a la capacité de rentrer dans une gourde. Pipi, c'est contagieux et la peur aidant, une impérieuse envie de faire pipi à mon tour me prend jusqu'à la gorge. Seulement voilà!!!

Un homme avec une gourde, ça le fait. Mais une femme ? Persuadée que j'y arriverai aussi (il n'y a pas de raison) me voici, sous l'œil goguenard de mon compagnon, dans la position la plus humiliante et aventureuse de toute mon existence. Et bien, je puis vous le dire maintenant, une femme ne peut pas faire pipi dans une gourde sans en mettre partout. Je passe donc le reste de la nuit avec mes rouleaux de Sopalin. Au petit jour, épuisée, trempée, n'y tenant plus, j'ouvre prudemment la toile sur quelques centimètres : deux jolis petits moutons broutent tranquillement l'herbe tendre. C'est alors que mon cher et tendre se tourne vers moi et sur un ton mi-figue mi-raisin m'interpelle :  
– Le feulement terrifiant du petit mouton blanc, n'est-ce pas ???

## Isabelle BERNEDE

\*\*\*\*\*

### La chambre 206

« Le commandant de bord et son équipage vous souhaitent la bienvenue à Mayotte. Nous allons atterrir sur l'aéroport de Dzaoudzi – Pamandzi. Veuillez nous excuser pour les perturbations dues au mauvais temps. Il est 17 heures 34, heure locale, ce 16 novembre. La température atteint 27° et l'hygrométrie s'élève à 95 %. La pluie s'abat actuellement sur l'île de Petite Terre. Evitez d'ouvrir vos parapluies, ils s'envoleraient. Bonne soirée à tous nos passagers. »

Laura est soulagée de sentir l'Airbus A300 se poser sur la piste. Pour surmonter sa phobie de l'avion, elle a relu pendant le vol la préparation de son dernier article sur la Louisiane. Elle est enseignante-chercheuse et étudie la présence française dans le monde aux XVIIIème et XIXème siècles.

Un taxi l'amène à l'hôtel Andriantsoly à Dzaoudzi. Laura admire la végétation luxuriante de l'île : ici, des baobabs, là, des bananiers dont les feuillages sont très agités. Plus loin, ce sont des myriades d'enfants qui courent devant un bidonville. Le hall de l'hôtel est désert en ce début de saison de la mousson. Laura avance à petits pas vers l'accueil et prend le temps de repérer les lieux tout en tractant sa grosse valise à roulettes. Elle s'arrête pour remonter une mèche de ses longs cheveux châtons puis se présente au réceptionniste :

– Je suis Madame Laura Bonnefeuille. J'ai réservé une chambre.

– En effet, répond-il en consultant son ordinateur.

L'homme, souriant, réajuste ses petites lunettes rondes et dorées, et lui tend le carton portant le numéro de sa chambre : 206. Laura fronçe les sourcils : elle a eu un grave accident de voiture dans une 206 ; elle a risqué une électrocution au 206 rue des lilas à Dinard ... Réclamer une autre chambre la tente, mais elle refuse de paraître superstitieuse ! Elle prend la carte magnétique, remercie et entre dans l'ascenseur. Là, elle pose la main droite bien à plat sur la paroi et respire lentement pour surmonter sa claustrophobie. Deux étages plus haut, elle découvre sa chambre et apprécie la décoration : des fleurs ylang-ylang, symboles de l'archipel de Mayotte, ornent les rideaux. Le lit est douillet. Elle se sent fatiguée, oui, bien

sûr, le décalage horaire ! Elle commande un plateau repas par le téléphone intérieur, mange rapidement et se met au lit de bonne heure. Elle a besoin de récupérer. Son rendez-vous à la bibliothèque de Dzaoudzi, riche en archives, est prévu tôt le lendemain matin. Elle ouvre un livre de Romain Gary, « Chien blanc », et quelques pages plus tard, elle sombre dans un sommeil profond.

– Boum ! Boum ! BOUM ! BOUM ! Madame Bonnefeuille, réveillez-vous ! Laura ouvre les yeux, se demande où elle est. Ah, elle se souvient ! Son voyage d'étude, Mayotte. Elle attrape son smartphone qui lui indique l'heure. Quoi ? 5 heures 23 ? mais quel est donc ce ramdam ? Elle enlève ses boules Quiès.

– Madame Bonnefeuille, êtes-vous réveillée ? Le ton est anxieux. Laura sort du lit, avance vers la porte, l'ouvre prudemment et là, sur le palier, le réceptionniste de l'hôtel se dandine d'un pied sur l'autre avec impatience, une lampe portative à la main.

– Eh bien ? Que se passe-t-il ? s'enquiert Laura.

– Comment ? Mais vous êtes sourde ? Vous n'avez pas entendu le cyclone arriver ? Ni la sirène ? Nous sommes en alerte Rouge ! C'est grave ! Le toit de l'hôtel s'est partiellement envolé.

Laura réfléchit : je le savais, chambre 206, c'est normal ! Le réceptionniste la presse de le suivre.

– Attendez ! Je prends mon sac à main et mon ordinateur. Mais il n'y a pas de lumière ?

C'est alors qu'un immense souffle accompagné de trombes d'eau s'engouffre dans la chambre 206. La fenêtre a cédé. Laura est aspergée et propulsée contre le lit, protégeant dans ses bras sac et ordinateur.

– Venez ! Venez vite ! crie l'homme. Nous devons nous mettre à l'abri.

Laura hésite. Il l'attrape par les épaules et l'entraîne. Tous deux dévalent les escaliers dans lesquels la pluie s'infiltré et Laura suit l'employé de l'hôtel dans une sorte de cave, en forme de long couloir, sans fenêtres. Ses jambes flageolent. Sa chemise de nuit rose parme est trempée. Son guide a l'air compatissant et la regarde avec bienveillance :

– Asseyez-vous ici, Madame Bonnefeuille. Je m'appelle Timéo. Rassurez-vous, cette pièce est sécurisée. Et, regardant les autres clients, il poursuit : Tout le monde va bien ? (Grand silence) C'est parfait ! Nous sommes quinze au total. Il ne manquait que Madame Bonnefeuille. C'est incroyable qu'elle n'ait pas entendu la sirène ! J'allume une veilleuse de plus. Les batteries de nos lampes ont été vérifiées la semaine dernière. Aucune crainte de nous retrouver dans les ténèbres.

C'est fou comme il me donne confiance avec ses ténèbres ! pense Laura. Plus il essaie de me rassurer, plus je suis inquiète ! Puis, à haute voix :

– Combien de temps allons-nous rester ici ?

– Quelques heures au moins, Madame. Ce cyclone, Alphonse, est assez virulent. Nos météorologues avaient prévu son passage au large de « notre île aux parfums », mais il a apparemment dévié de sa trajectoire.

– Et si l'hôtel s'écroule ? demande un client, petit et moustachu.

– Cette cave résistera. Elle est conçue pour résister, affirme Timéo. Ensuite, les chiens sauveteurs nous retrouveront. Détendez-vous, ça va aller !

Non, ça ne va pas aller : cette évidence s'impose dans le cerveau de Laura. Elle parcourt du regard l'assistance : des hommes et des femmes abasourdis, dociles, parqués dans cette cave sans ouverture. Laura réalise qu'elle va rester enfermée pendant des heures, avec tous ces gens qu'elle ne connaît pas. Elle sent la panique s'emparer d'elle.

Attendre. Patienter. Espérer. Que faire d'autre ? Laura ronge son frein. Elle s'installe plus confortablement sur son siège, allongeant ses pieds sur un tabouret, s'appuyant le dos au mur. Elle pourrait téléphoner à son compagnon, à ses parents qui ne pourraient lui apporter aucune aide et se feraient du mauvais sang.

Se résigner. Accepter la situation. Laura sent qu'elle n'a pas le choix. Elle se blottit sous la couverture de survie que lui a donnée Timéo. Comme la plupart de ses compagnons d'infortune, elle somnole, et somnole encore. Les heures passent. Ses vêtements de nuit ont séché. Elle a soif. Elle a faim. Les autres clients de l'hôtel aussi. Leur protecteur leur distribue des biscuits et de petites bouteilles d'eau.

– Mais vous aviez tout prévu ! s'exclame une fine dame brune à la voix haut perchée.

– Nous appliquons le règlement. C'est ainsi à Mayotte, déclare le réceptionniste. Nous nous prémunissons contre les fréquentes catastrophes climatiques.

Il propose de nouveau des biscuits et de l'eau à chacun. Laura grignote et trouve le temps bien long. Ça dure, ce cyclone ! L'appeler Alphonse, quelle idée ! c'est grotesque. Elle connaît déjà un roi d'Espagne prénommé Alphonse ; le chien de son amie Flora s'appelle Alphonse. Et maintenant, un cyclone ! Quelle aventure ! Son rendez-vous à la bibliothèque est tombé à l'eau. Le conservateur devinera la raison de son retard : cas de force majeure. Alors, elle se met à penser à tous ces Français venus de métropole depuis que le sultan Andriantsoly a vendu Mayotte au Royaume de France sous Louis-Philippe Ier. Elle a hâte de lire des récits et des témoignages aux archives. Toutes ces personnes ont dû en vivre, des cyclones ! Leur vie n'a sûrement pas été « un long fleuve tranquille ». Quelles étaient leurs motivations pour traverser les océans jusqu'à ces îles ? Combien furent-ils ? Comment étaient-ils perçus par les Mahorais ? Laura sait déjà que beaucoup travaillèrent dans des plantations de canne à sucre qui furent entièrement rasées lors du cyclone de 1898. Connaître les cyclones à travers les livres et les médias, c'est une chose. Le vivre, c'en est une autre ! Et ainsi, de fil en aiguille, Laura poursuit ses réflexions et s'occupe l'esprit quand, soudain, elle entend des bruits de pelleteuse. Tous, dans le refuge, sont aux aguets. Au bout d'un long moment, la porte du local s'ouvre. Une lumière aveuglante. Des cris.

– Êtes-vous tous là ? demande une femme, grande et toute vêtue de noir, en s'adressant à Timéo.

– Oui, Madame Granjean. J'ai réussi à réunir ici les quatorze clients présents dans votre hôtel. Tout le monde va bien !

– Dieu merci ! Bonsoir à tous, reprend Madame Grandjean. Je suis - enfin - j'étais - la patronne de ce petit hôtel. Il n'a pas résisté mais l'essentiel est que nous soyons tous indemnes. Un hôtel voisin est resté debout, je vous y emmène.

Laura soupire de soulagement. Une journée entière enfermée ! Elle positionne son sac à main en bandoulière et serre son ordinateur contre elle. Dehors, c'est l'effervescence ! des véhicules, des phares, des bruits d'engins, des cris, des pleurs...

Laura réalise tout à coup que deux hommes en uniforme l'encadrent. L'un d'eux s'adresse à elle avec froideur :

- Madame Laura Bonnefeuille, vous venez de Saint-Louis, n’est-ce pas ?
  - Euh ... Oui. Qui êtes-vous ?
  - Agents Dujardin et Bertrand du centre militaire des Badamiers – réseau Frenchelon. Veuillez nous suivre !
- Désarçonnée, Laura n’envisage pas de décliner l’offre. Mais elle enchaîne :
- En chemise de nuit ? et en pantoufles ? Ce n’est pas décent !
- L’agent Bertrand ébauche un sourire.
- Nous pourrions à ce petit inconvénient, dit-il. Il s’écarte alors pour téléphoner, puis fait monter Laura dans un véhicule banalisé.

Tous trois roulent parmi les décombres, dans un paysage de désolation et se dirigent vers le Nord de Petite Terre. La nuit est complètement tombée quand Laura et ses deux acolytes parviennent au centre d’espionnage des communications installé par l’armée française à Badamiers. L’entretien est bref. Il y avait erreur sur la personne ! L’interrogatoire tourne court : Laura ignore tout du réseau de piratage chinois qui sévit en Louisiane. Elle donne sans aucune réticence son code d’entrée dans son ordinateur. Le savoir-faire de l’enquêteur fait le reste. Vers 22 heures 30, elle sort du centre militaire, vêtue d’une robe verte très seyante, des escarpins aux pieds, les cheveux relevés dans un petit chignon. Une militaire de type indonésien, visiblement en fin de carrière, la conduit vers la ville de Pamandzi.

- Les bâtiments ont été moins atteints ici, dit-elle, une fois arrivée dans le centre-ville. Elle arrête la voiture devant un hôtel et poursuit : Vous êtes à proximité de l’aéroport. Le mieux serait que vous reportiez vos travaux de recherche historique de quelques mois pour revenir une fois la saison des pluies terminée.
- Je pense en effet que vous me prodiguez un conseil d’une grande sagesse, répond Laura. Merci beaucoup ! Et bon courage à vous !

Notre héroïne pénètre alors dans le hall de l’hôtel, marche d’un pas décidé jusqu’à la réception et dit :

- Bonsoir, Monsieur. Je voudrais une chambre, s’il vous plait. N’importe laquelle ... Mais pas la 206 !

## **Geneviève BUSSCHAERT**

\*\*\*\*\*

## Une bonne nuit

C'est la première fois que Max va dormir dans cet hôtel. Son métier de VRP l'amène à circuler dans tous les coins de France mais, aujourd'hui, il avait mal calculé les distances ou pas assez anticipé sur le temps qu'il lui faudrait pour vendre ses produits dans le dernier salon de coiffure de la journée : celui de Francine : « fête O tifs »

Il est donc resté sur place et s'apprête à se lover dans les bras de Morphée, après avoir pris un plateau repas frugal et une bonne douche, lorsqu'il est tout à coup réveillé en sursaut par ce qu'il pense être un cri en provenance du couloir. Assis sur son lit et peinant déjà à sortir d'un rêve étrange où trois femmes s'acharnaient à lui couvrir le crâne d'énormes bigoudis dégoulinants de mousse parfumée, il secoue la tête pour se remettre les idées en place et, rassuré par un silence que rien ne trouble plus, pense qu'il ne s'agissait que d'un élément de son rêve loufoque et choisit de replonger dans un sommeil réparateur. C'est alors que le même cri le tire de sa quiétude. Bien réveillé cette fois, il perçoit alors une petite cavalcade de légers talons hauts et lourds talons plats qui semble venir d'une extrémité du couloir et se diriger vers l'autre. Il réalise que sa chambre se trouve sur ce trajet. Que faire ? Il n'est pas d'un naturel très courageux mais, avant de penser homicide en préparation ou début d'incendie, il regarde sa montre et, voyant qu'elle affiche 1 heure 30 du matin, il se rassure sottement en pensant que « minuit l'heure du crime » étant dépassée, rien de dangereux ne va survenir. Il se décide alors à entrouvrir sa porte pour jeter un œil curieux. Pas un chat dans les environs ! Il s'enhardit donc et marche jusqu'au bout du couloir qui tourne à angle droit et fait le tour de l'étage. Rien ! aucun signe de vie. Il serait donc le seul à avoir entendu quelque chose ? Décidé à aller consulter au plus tôt son médecin traitant pour parer un burn-out qu'il sent poindre depuis quelques temps, il regagne sa chambre et soudain s'arrête net en voyant une lumière se faufiler sous le pas de la porte alors qu'il n'avait rien laissé d'allumé en sortant. Encore le fruit de mon imagination, pense-t-il et, faisant abstraction de toute peur sournoise, il ouvre en grand le battant et, c'est à son tour de pousser un cri. Une jeune femme en nuisette est étendue sur son lit et serre contre son cœur un gros oreiller comme protecteur. S'engage alors un dialogue pour le moins farfelu :

- Mais qu'est-ce-que vous faites ici ?
- Et vous ?
- Mais c'est ma chambre !
- Oui, mais elle était vide !
- Quoi ? C'est vous qui avez crié par deux fois et couru dans le couloir ?
- Oui
- Mais d'où venez -vous ?
- De dehors.
- De dehors !

« Ah, vous êtes là » dit soudain la voix toute essoufflée du veilleur de nuit qui arrive en courant. « Vous trottez vite ! vous m'avez donné du fil à retordre » ! Son regard va de

l'inconnue à Max et : « Oh, excusez-moi Monsieur, je ne savais pas que c'était votre compagne mais quelle idée de la laisser se promener dehors en pleine nuit et de surcroît en nuisette ! »

Max s'apprête à démonter cette hypothèse lorsque son regard croise celui, implorant et désespéré, de la jeune femme. Il n'a pas le courage de la dénoncer et se contente de dire :

- Ne vous inquiétez pas, c'est ma faute, j'aurais dû vous prévenir d'une part qu'elle était avec moi ; d'autre part qu'elle est somnambule.
- Ah ! vous m'en direz tant ! Tout de même, ce n'est pas sérieux ! Heureusement que je ne suis pas cardiaque ! Bonne fin de nuit et plus de sorties intempestives !

Max referme la porte derrière lui et se tourne vers la jeune femme :

- Bon, alors ? qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
- C'est Francine.
- Qui Francine ? la coiffeuse ?
- Oui, je suis apprentie au salon et elle me loue un petit studio qui lui appartient et, cette nuit, elle est venue me jeter du lit et me mettre dehors.
- Comme ça ? sans raison ?
- Non, je n'étais pas seule dans le lit, j'étais avec son mari.
- Ah ! je comprends mieux mais pourquoi être venue ici ?
- J'avais entendu que vous seriez dans cet hôtel et j'ai pensé que vous pourriez m'héberger au moins pour cette nuit. Demain, je réagirai. Vous voulez bien ?

Max n'avait jamais connu pareille situation mais il laisse parler son bon cœur et aussi sa farouche envie de dormir enfin, quelques heures avant de reprendre la route.

- D'accord ! par chance, il y a des lits jumeaux dans cette chambre mais surtout pas de bruit et demain nous écrivons la suite de notre histoire chacun de notre côté.
- Merci et faites de beaux rêves !
- J'espère bien. Bonne nuit !

**Françoise CARTRON**

\*\*\*\*\*

## Le corbeau

La nuit je ne dors plus.

La nuit, j'attends la voix.

La voix sombre et profonde, la voix du bout de l'ombre,  
voix aux sanglots hilares, voix au rire de sang, voix grimaçante, voix...

Oh ! Voix d'après le jugement dernier, d'après la consommation du tout dernier espoir : la voix du Noir Corbeau.

Oui ! Lui-même, pas un autre !

L'incroyable démon du poète Allan Poe, infernal volatile à la voix ténébreuse enfoncée comme un pieu dans mon corps visant là, mon corps déjà soumis à l'oiseau de malheur juché sur le chambranle, à l'oiseau de malheur qui murmure à mon cœur plutôt qu'à mon oreille les mêmes mots toujours, les mêmes mots toujours :

Jamais plus !... Jamais plus !... Jamais plus !...

Parfois je le questionne : Qui es-tu, noir génie ?

Qu'est-ce que ce « Jamais plus » que tu croasses en boucle ?

Parfois un fol espoir me fait lui demander d'une voix suppliante :

Jamais plus le malheur ?

Jamais plus la douleur ?

Dans son silence, alors, comme un ricanement :

Jamais plus ! Jamais plus ! résonne dans l'air noir de ma chambre à coucher.

Jamais plus ! Jamais plus ! souffle l'air que j'inspire.

Jamais plus ! Jamais plus ! me disent un à un les objets qui m'entourent ; les meubles, mes chers livres et les dessins d'enfants.

Dans le silence énorme, le noir susurrement rampe jusqu'à mon âme et lui dit : Jamais plus ! Or, ce jour, bord de l'aube, exsangue du combat, d'une nuit d'épouvante, prête à rendre les armes et à offrir mon corps à la mort qui libère, soudain... comme un soupçon, comme une dissonance.

Ce ne fut pas grand-chose, vraiment, dans sa naissance, mais avant que j'aie pu en prendre la mesure, l'effroyable corbeau déjà eut un recul, à peine perceptible, mais pourtant, un recul. Alors, elle s'étira, la chose à peine chose, elle prit de l'ampleur en déployant ses ailes.

L'oiseau noir, terrifié, devint oiseau diaphane, bientôt il ne fut plus qu'un écho finissant...

Et mon cœur exultant se mit à balancer des Jamais plus ! chantants aux quatre directions.

Jamais plus ! Jamais plus !

Le passé enterré, tout est neuf, frais, naissant ! Inexpérimenté, débutant, printanier !

Chaque instant prend son vol, inédit, surprenant !

Je me tiens sur le seuil d'un matin si nouveau qu'il danse dans la brise comme une plume au vent...

Premier éclat de vie, première exclamation toujours renouvelée : Ooooooh ! Ooooooh!

**Natacha DEVIE**

\*\*\*\*\*

## Mon Dieu, mais quel est ce bruit ?

Peut-être la chaudière qui se remet en route ? Peut-être le lave-vaisselle ? Ou bien le chat avec une souris ? Mais non, tous ces bruits ne sont pas familiers et je n'aurais aucune raison de sentir mon corps qui se raidit à ce point. Je me retourne de l'autre côté du lit, mets les mains sur mes oreilles et tout à coup, malgré cela, un sifflement persistant semble envahir le calme de la campagne. Tout me passe par la tête, je suis tétanisée. Je jette un œil dans l'embrasement de mes volets en bois, je constate que c'est clair dehors. Puis tout redevient calme.

Je m'assois, allume ma lampe torche et alors là !... Plus rien ne correspond à ma maison. Je me trouve sous une toile de tente, avec une couette ! Il fait une chaleur épouvantable. Il faut que j'aille voir dehors car ma curiosité prend le dessus ! J'ouvre la toile devant moi. Hallucinant ! Je suis au pied d'un volcan et celui-ci est très en colère. Que m'arrive-t-il ? Est-ce un cauchemar ? Il me semble que c'est la pleine lune. Et Monsieur Volcan se remet à rugir et à baver des cascades de lave avec des bruits tonitruants. Chose inouïe, je n'ai pas peur, je me mets debout, mon odorat démêle une forte odeur de fumée. Tiens, il fait jour à présent, je me décide à emprunter le chemin qui doit mener en contrebas à une certaine sécurité. Arrivée à la porte, miracle, le cellier avec sa chaudière qui ronronne, il fait moins chaud et je constate que je suis en peignoir, pieds nus, avec le nez plein de sang. J'ai beau me retrouver dans ma maison, j'entends toujours le volcan crépiter, un crépitement continu. Que se passe-t-il dans mon cerveau ?

Je vais aller me rallonger, ça ira peut-être mieux. Je m'essuie le nez et me glisse sous le duvet dans la tente. Je ne me souviens pas avoir pris de médicaments ou autres substances hallucinogènes la veille au soir. Une fois allongée, je respire à fond par le ventre, en me détendant calmement.

A ce moment, mon mari entre dans la chambre en me secouant, il m'annonce qu'il avait fait démarrer sa moto et qu'elle avait explosé dans le jardin. Il venait d'éteindre l'incendie et était effaré par cette catastrophe ! Ouf, je comprenais enfin la signification du bruit et du sifflement qui m'avaient fait partir dans un rêve abracadabrant, digne d'une série de science-fiction. J'avais cogné mon nez en ouvrant la porte du cellier. Le cerveau joue bien des tours quand on se laisse aller dans le sommeil !

**Dany DROUHIN**

\*\*\*\*\*

## Clairière au clair de lune

– Regarde cette clairière tapissée de mousse, là, près du ruisseau, au bord du chemin !

– Tu as raison, le terrain a l'air bien plat, installons-nous !

Nous marchions depuis le matin, lestés tous deux de nos sacs à dos. La fatigue commençait à se faire sentir, une halte s'imposait : cet endroit calme et loin de tout nous semblait idéal. Bobby, notre berger allemand, était déjà couché dans l'herbe après avoir bu longuement l'eau fraîche miroitant entre les pierres dans les derniers rayons du soleil déclinant qui perçaient entre les rameaux des saules. Notre chien semblait lui aussi avoir élu cet endroit pour notre bivouac nocturne.

Comme chaque soir, notre tente fut vite plantée, le sol moussu se prêtait facilement à l'installation des sardines et les arbres proches nous permettaient d'arrimer solidement notre logement de fortune. Après un repas sommaire et un bain de pied dans le courant frais du petit cours d'eau, nous étions restés un moment assis, contemplant la lune, déjà haute dans le ciel étoilé. Aucun bruit, aucune lumière, nous étions seuls au monde. Une chouette passa d'un vol souple et silencieux entre les branches, une dame blanche, une chouette effraie qui partait en chasse. Plus loin montait le hululement d'un hibou ou d'un autre rapace nocturne. Nous nous installâmes dans notre duvet et nous endormîmes aussitôt.

Ce fut le léger grognement de Bobby qui me réveilla.

– Eh bien, mon gros qu'est-ce que tu as ?

Le chien se leva et vint frotter sa truffe contre ma joue.

J'allumais la lampe électrique coincée sous mon oreiller et tendis l'oreille. Aucun bruit, tout était calme, hormis le léger ronflement de Maxime au plus profond de son sommeil.

– Et bien, Bobby, tu as entendu une petite souris près de la tente ? Allez, reviens te coucher ! Difficile de retrouver le train du sommeil ! Le silence était pesant. Bobby dans l'auvent, s'agitait, tournait d'un côté de l'autre. Soudain, il émit une série de jappements impérieux. Je sentis l'inquiétude m'envahir et secouai mon compagnon.

– Maxime, réveille-toi ! Je ne sais pas ce qu'il y a dehors, mais Bobby est très excité !

– Hein ! Comment ? Qu'est-ce qu'il y a ?

La respiration suspendue, je promenai le faisceau de ma lampe vers le haut de la toile. Il me semblait voir une ombre se déplacer. La toile bougeait légèrement. Un crissement léger, comme si on essayait d'ouvrir une des fermetures éclair de notre tente !

– Maxime, s'il te plaît, réveille-toi !

– Bon, calmez-vous, toi et le chien, moi je n'entends rien, on est tout seuls ici, on ne risque rien.

– Mais si, écoute, quelqu'un essaie d'ouvrir la tente, j'ai peur !

– Bon, je vais voir, viens Bobby, viens mon chien.

Le cœur battant la chamade, je me blottis toute tremblante dans un coin de la tente.

J'entendis Bobby aboyer de plus belle. Maxime laissa alors monter dans la nuit un énorme éclat de rire tandis que retentissait le bruit d'une immense cavalcade.

« Une vache, c'était une vache, une vache gigantesque, avec des cornes géantes ! Tu peux sortir, elle est partie et ne reviendra sans doute pas. Bobby a su lui faire comprendre qu'on ne dérangeait pas les gens ainsi en plein nuit ! Et je crois qu'elle a eu plus peur que toi, si c'est possible »

Sans répondre aux moqueries de mon époux, je regagnais l'abri de mon duvet, mais je passais le reste de la nuit dans un sommeil entrecoupé de cauchemars à relents de corrida et de courses à la cocarde.

Au petit matin, lorsque je sortis de la tente, mon pied glissa sur une surface imprévue et je m'étalai dans l'herbe mouillée tandis que montait à mes narines une forte odeur de bouse de vache...

– Pied gauche, ça porte bonheur ! me cria Maxime, accompagnant Bobby qui allait tremper ses pattes dans l'eau fraîche du ruisseau.

## Marie-Thérèse LABORDE

\*\*\*\*\*

### Couvrez-vous !

Ils avaient donc raison, mieux valait se couvrir.

Nous avions beaux être serrés comme des sardines, un frisson me chatouilla l'échine. Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même aussi avec cette idée saugrenue de m'inscrire pour ce périple.

Les autres devaient être au bar en train de se régaler, de danser peut-être, en tout cas avoir une vie plus confortable que la mienne.

Nous étions partis bien avant le lever du soleil pour rejoindre le cirque de Mafate. Les paysages étaient aussi extraordinaires que le sentier était escarpé voire vertigineux par endroit. Nous avons marché à la queue leu-leu dans un silence relatif tant la concentration était de mise. La chaleur était devenue écrasante l'après-midi et les gourdes se vidaient avec parcimonie entre les gorgées d'eau salvatrices. Mieux valait se couvrir pour se protéger du soleil brûlant.

C'est avec un certain soulagement que nous étions arrivés en nage et les pieds douloureux aux portes du « ti paradis », notre gîte. Paradis vite dit, juste deux cases perdues dans la végétation. Le dortoir était collectif, la douche bucolique se cachait derrière quatre tôles assemblées à l'arrière du dortoir, toilette sèche, pas d'internet et l'électricité du générateur coupée à 20 heures, le dépaysement total. C'est bien ce que nous étions venus chercher dans cet endroit atteignable en 6 heures de marche et ravitaillé seulement par hélicoptère. Après une courte douche, nous avons regagné le réfectoire.

La cuisine de Malia nous avait régalié de ses plats traditionnels simples mais succulents. Quant à Oscar, son mari, il nous avait raconté autour de la traditionnelle bière Dodo quelques histoires rocambolesques voire macabres d'esclaves qui s'évadaient des plantations et se réfugiaient dans les cirques, entre autres à l'Ilet à Cordes sur Salazie. J'étais la seule fille de la randonnée, c'est avec beaucoup de galanterie que les compagnons de mes amies restées à la plage, me proposèrent de me laisser un peu d'avance pour regagner notre dortoir ; ce qui, soit dit en passant, leur laissait le loisir de boire une autre bière autour du feu. C'est donc l'esprit embrumé de toutes ces aventures que je regagnai notre maisonnette dans le noir absolu si ce n'est la lanterne qui en éclairait la porte. L'air était encore chaud bien que pointaient déjà des signes de fraîcheur. Le silence était profond et la nuit étoilée. Je ne me souvenais pas avoir jamais vu autant de constellations. L'atmosphère était troublante, aucun bruit et la noirceur intense de la végétation environnante ajoutait du mystère aux ténèbres.

Je décidais d'entrer directement dans notre chambre commune sans passer par la case commodités. A demi rassurée, je choisis le couchage du bas d'un des lits superposés, celui le plus éloigné de la porte. Les terreurs enfantines n'étaient pas bien loin. Malgré tout, le sommeil me gagna assez vite après cette journée sportive. Emportée par des rêves de randonnées vertigineuses, je n'entendis pas le retour de mes compagnons.

Plus tard dans la nuit, dans un demi-sommeil, je maudis ce dernier breuvage qui me réveilla avec une envie pressante. Comment allais-je faire pour rejoindre les toilettes ? Utiliser la torche du téléphone peut-être ? Ce serait imprudent. Je n'avais pu le recharger de toute la journée et il restait sans doute encore de bien belles photos à prendre demain. Je risquais de réveiller tout le monde en trébuchant sur les sacs et de ramasser une volée de bois verts. Et puis sortir seule à cette heure, dans cette nuit d'encre, ne me réjouissait guère. Finalement, je me décidai à prendre mon mal en patience, de me retourner et de me rendormir. C'est entre sommeil et veille que je ressentis ce fameux frisson, ce froid qui pénètre les os. La fraîcheur nocturne ? Pas que ! J'étais en train de marcher sur le bord de la falaise, le vent était glacial. J'étais harassée, épuisée, presque nauséuse. Toujours cette envie d'uriner ? Je continuais de marcher le nez dans les godasses quand tout à coup, un bruit fracassant et cette sensation de chute... J'eus beau ouvrir les yeux, tout était noir, plus de ciel, plus d'arbre. Une sensation de vide éperdu, étouffant. Je tâtonnais autour de moi pour me situer, pour comprendre... Mon cœur battait à tout rompre. Je criais terrorisée. Mes jambes étaient empêtrées dans quelque chose... des branches ? Non, le sac de couchage. Petit à petit mes perceptions reprenaient ordre et sens dans mon esprit. Une sensation de lourdeur, un poids m'emprisonnait la poitrine et mon souffle était court, j'étais en train d'étouffer, écrasée. Où étais-je ? Dans une crevasse ?

De grosses voix d'homme se firent entendre. Ils avaient vu ma chute, ils allaient me sauver. Je n'allais pas mourir tout de suite, enfin je l'espérais. Un brouhaha s'ensuivit, un faisceau lumineux m'aveugla. Une voix s'éleva dans tout ce tumulte :

« Mais Philippe ! »

En tournant la tête, je découvris le visage de Philippe proche, tout proche du mien arborant un air aussi atterré que le mien. Son souffle court effleurait ma joue. Était-il tombé aussi dans ce précipice ? Un bois m'écrasait le bras gauche et mes côtes étaient emprisonnées sous un poids indescriptible. Un rocher ?

J'essayais de m'extraire tant bien que mal de ce fatras tout en retrouvant mes esprits.

Tout le monde était réveillé, debout, hilare. Ce n'était donc pas si grave, je sentais que l'on me tirait par les bras, que l'on m'attrapait les jambes. Je respirais enfin. Des mains me soutenaient. Ils étaient tous là autour de moi, riant. Je n'y comprenais rien ! Étais-je si drôle ? Je scrutais les visages à la recherche d'une explication logique à tout cela. C'est alors qu'ils me montrèrent du doigt un monticule ineffable par terre, ce qui restait du lit superposé. Le sommier de Philippe s'était effondré sur le mien, laissant le plus enveloppé de nos amis pantois, ahuri, enchevêtré dans ce qui restait de nos couchages.

Couvrez- vous, avait-il dit ? Je n'en demandais pas autant.

**Régine Michaux**

\*\*\*\*\*\_

## Surprise

Boum boum, badaboum boum !

Qui que quoi qu'est-ce ?

Je suis où ? Ah dans mon lit, c'est quoi ce barouf ?

Le lit ne bouge pas, la terre ne tremble pas.

Tends l'oreille, pas de bruit de pas, pas de respiration, pas d'escalier qui grince.

Sors un œil de sous les couvertures, rien dans la chambre.

Il faudrait descendre, j'en ai pas vraiment envie. Est-ce vraiment nécessaire ?

Courage il faut y aller.

Doucement, ne fais pas de bruit, un pas après l'autre, marche par marche, petit arrêt, scrute la cuisine depuis les escaliers. Apparemment rien. Continue, rien de renversé ni de cassé.

Tic tac, tic tac, le calme plat en dehors de la pendule.

Avance encore, va jusqu'au bout de la pièce. Rien.

Maintenant l'autre pièce.

Pousse la porte sans la faire grincer, c'est bien.

Toujours le silence, pas d'ombre mouvante ni d'obstacle. Rien toujours rien.

Il ne reste plus que la salle de bain.

Zut, il va falloir traverser toute la maison, avance doucement, plié en deux, courage.

Tiens, la porte est ouverte et il y a du bruit.

Vite, ouvre en grand et allume la lumière.

Quel capharnaüm ! Tous les flacons sont renversés à terre, partiellement cassés, serviettes baignant dans les crèmes et shampoings

Pataugeant et glissant, je vais vers la baignoire sous des grognements et feulements.

D'un coup, je tire le rideau et là, je trouve, en bout de la baignoire, mon cher et tendre matou, le poil hérissé et poisseux, yeux dans les yeux avec un chat inconnu coincé de l'autre côté, le poil tout autant hérissé et poisseux.

Le fou rire fuse devant leurs airs pitoyables.

**Hélène Mittanchez**

\*\*\*\*\*

## Sortie nocturne

En pleine nuit aux environs de deux heures du matin, je fus réveillé par une sirène deux tons de la gendarmerie qui s'arrêta devant mon immeuble. Ma curiosité prenant le dessus, je descends les trois étages d'un pas hésitant mais courageux.

Seul sur le trottoir éclairé par la pleine lune, je me risque à questionner le gendarme à proximité.

– Que se passe-t-il ?

Je suis éconduit par cet agent de la force publique qui m'ordonne de rentrer me coucher dès lors que je gêne son investigation. Quelque peu heurté et prêt à rebrousser chemin, un individu plutôt soigné et bienveillant me fait signe de le rejoindre et me questionne longuement. La nature de ses questions me met le doute sur sa personnalité !

– Vous habitez dans cet immeuble ? Connaissez-vous bien vos voisins ? Quel est votre métier ? Êtes-vous marié ? Avez-vous déjà trompé votre épouse ? Pouvez m'en dire plus sur vos voisins ?

Mais à qui ai-je à faire ? Curieux d'une telle situation, je me laisse aller à qualifier mon voisinage mais avant cela je renouvelle auprès de lui mon interrogation initiale, que se passe-t-il ? D'un geste de la main, il me fait comprendre que ce n'est pas le moment et m'enjoint de lui répondre.

Surpris et fier de participer à une telle situation, je m'exécute...

– Bon ! Au rez-de-chaussée, tous les soirs de la semaine vers 23 heures, une voiture s'arrête plusieurs minutes auprès de la fenêtre de l'appartement. Un homme élégant s'extrait du véhicule, scrute l'environnement et dépose au pied de la fenêtre un petit carton. Je pense que le locataire est un dealer, surtout qu'il est noir.

Au second, habite une jeune femme propriétaire. Le matin, toujours habillée d'une blouse, elle court, elle court avec le sourire. Je crois qu'elle est infirmière.

Au troisième, c'est mon épouse et moi qui sommes propriétaires.

Au quatrième, c'est la vigie, je crois savoir qu'elle loge un papy et une mamie qui observent, surveillent, scrutent à toute heure, toute allée et venue. À leur couleur de cheveux, ce doit être des retraités.

Au cinquième c'est un magicien.

– Comment ça un magicien ?

– Oui, je l'ai croisé une seule fois en cinq ans et depuis ce n'est jamais la même personne, toutes les fins de semaine, ça change, c'est très spectaculaire !!!

Enfin, énervé et anxieux, je me risque à lui renouveler ma principale interrogation.

– Mais que se passe-t-il ? Pourquoi toutes ces questions ?

Par mansuétude, il décide de m'indiquer les raisons de sa présence.

– Nous avons été alertés de la disparition de votre voisine du second, seule sa blouse a été retrouvée à son domicile.

C'est étrange, elle ne sort jamais sans sa blouse. Tout naturellement, et fier de moi, j'y vois un méfait du magicien : les disparitions, c'est le cœur de son métier.

Mais pourquoi lui aurait-il hotté sa blouse ? Pour faire diversion ?

– Je vous remercie de passer demain à la gendarmerie signer votre déposition, dit-il.

– Mais je n’ai rien du tout à déposer !

Son regard hostile accompagne son injonction.

– Oui, oui, je vais m’exécuter à la première heure !

Je remonte à mon domicile franchement peu rassuré et inquiet pour la suite. Ainsi, la nuit est courte et assez anxiogène.

Après avoir scruté chaque heure de mon réveil, j’enfile mon pantalon, ma chemise et pars de bon matin, peu rassuré, à la gendarmerie.

Dès le premier pas dans l’antre de la sécurité, je croise mes voisins retraités qui laissent filer sur leur visage une certaine fierté.

Auraient-ils tout vu, tout entendu, je n’ose les questionner...

Un gendarme en faction m’interpelle.

– C’est vous le noctambule ? Asseyez-vous là.

Oh, je commence à douter du bien fondé de ma curiosité de la nuit passée qui m’a conduit à descendre observer et commenter un évènement peu banal.

Une chaise bancale près du radiateur sera mon refuge en attendant d’être reçu par celui qui a altéré ma nuit. Après plusieurs minutes d’attente, l’individu porteur de l’autorité se rapproche et m’invite ardemment dans son bureau.

Les remerciements d’usage étant faits, il me précise, d’un air hautain, que tout simplement l’affaire est résolue grâce à plusieurs témoignages concordants.

Je me risque à une question :

– Avez-vous retrouvé l’infirmière ?

– Vous voulez dire la charcutière ? Bien sûr !

– La charcutière ! La charcutière ! C’est bien le magicien qui l’a fait disparaître ?

– Vous voulez dire le propriétaire du « matelas gonflable et petit déjeuner » qui loue son appartement toutes les fins de semaine !

– Je ne comprends plus ! Tout est confus !

– Oui, matelas gonflable et petit déjeuner, cela signifie Airbnb, me précise-t-il.

Finalement, c’est une banale histoire d’amour, une charcutière qui croise un locataire éphémère, ancien amour de jeunesse, pour lequel elle craque et se retrouve dans son lit gonflable sans pouvoir s’en extraire.

Mais, que penser de ce dénouement ? Je ne pouvais évidemment pas imaginer les risques encourus dans l’usage d’un matelas gonflable par une charcutière.

Je me risque à nouveau.

– Mais qu’en est-il du dealer du rez-de-chaussée ?

– Vous voulez dire, celui qui suit assidument un régime alimentaire et qui se fait livrer des paniers repas chaque jour depuis trois ans

Décidément, les apparences sont vraiment trompeuses.

**Jean-Philippe THIERY**

\*\*\*\*\*